

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-879-Mon-intime-mon-etrangere.html>



I.D n° 879 : Mon intime, mon étrangère

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : mercredi 17 juin 2020

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Une rencontre. Ou comme une rencontre. Entre deux personnages, qui sont d'abord surtout des voix, car leur présence l'un pour l'autre est mal assurée : présence de fantômes qui n'ont pas besoin de se rendre visibles, on les sait là, dans la pièce où l'on se tient. Voix qui monologuent chacune pour elle-même plutôt qu'elles échangent. *Dit la femme dit l'enfant*, le titre choisi par **Christiane Veschambre** dit beaucoup sur ce qui attend le lecteur dans ce livre que publient, comme précédemment *Basse langue* dont l'I.D n° [646](#) avait rendu compte, les éditions [isabelle sauvage](#).

Entre la femme, dont on sait très vite qu'elle écrit, et l'enfant, une distance, qui les fait apparemment étrangères l'une à l'autre : distance physique, la petite se tenant selon la dramaturgie suggérée, à quelques pas du seuil, mais dedans et loin de son interlocutrice ; distance historique, chacune évoluant en un temps différent, chacune paraissant comme rêvée par l'autre. Distance sociale avant tout : *Ta maison est pour moi un terrier. Un terrier natal*, dit la femme à l'enfant, laquelle *les tapis empêchent d'avancer : Ils ne font pas richesse, non, ils font autre monde*. Il y a chez Christiane Veschambre tout un art de la suggestion, la relation entre les deux personnages se construit en douceur, et on ne peut qu'être sensible à la capacité de l'auteure de réinventer pour chaque livre une forme nouvelle, dépaysante tout d'abord, pour en revenir néanmoins à des données autobiographiques connues, exposées déjà dans les ouvrages précédents : une manière de récompense aux lecteurs les plus fidèles : *Lorsque je téléphone à Noémie, elle me dit que j'ai la voix de Joséphine, ma mère*, confesse dès le premier chapitre *la dame*, comme significativement la désigne l'enfant, et renvoyant à un titre comme *Robert & Joséphine*, au catalogue des éditions Cheyne depuis 2008 [1].

La distance sociale qui sépare la femme de l'enfant, de l'enfant qu'elle fut, est celle parcourue par l'auteure pour s'extirper de son origine populaire, des peurs de ce temps-là, des *répugnances* qui lui en sont échues ; et ce qui est perdu, ce que l'écriture une fois encore s'applique à ressaisir, c'est le chemin qui mène de l'enfant à l'écrivaine :

Tu es mon intime autant que mon étrangère. D'ailleurs c'est cela ma condition : mon intime se tient de l'autre côté de la frontière. M'exiler c'est me rejoindre. Mais c'est un exil immobile. Si j'avais fait mouvement lorsque tu es apparue, tu te serais effacée. Dans ma condition, ce n'est que par bribes qu'arrive la parole de l'intime exilé.

Les deux voix bientôt vont n'en faire qu'une, s'épauler dans une narration unique, à laquelle se joindra épisodiquement une troisième voix, masculine, qui réclame sa place dans l'histoire, - ou la légende - familiale. Et ce qui va importer désormais, pour Christiane Veschambre, ou son substitut, c'est de décrire son effort à s'inventer un langage personnel, tout en reconnaissant ses dettes envers les écrivains et les artistes qui l'ont orientée, dont Robert Walser, Emilie Dickinson, Mrs Muir du film de Manchiewicz, tous déjà présents dans *Basse langue, la langue de l'imbécile qui creuse* dit-elle à présent, *langue berceuse* précise-t-elle plus avant dans le texte, *qui fait de nous des bébés sans cris, sans pleurs, sans faims, des bébés satisfaits qui sucent leur pouce pour se donner du plaisir* - qui n'est pas *langue d'enfance, mais langue infantile*, qu'il va s'agir de concasser.

Le creusement des strates du passé remet à jour, au long de la narration, des pans de souvenirs en une confession impudique des plus touchantes, qui débusque ce qu'il y a *en dessous du dessous*, et le souvenirs *des cabinets où se rendent tous ceux du même palier* ; de vacances avec *la femme sans enfant qui était ma maîtresse d'école*, qui la fait dormir dans son lit ; du jour où *je suis restée à la maison, dans le chaud du lit maternel, berçant la légère et neuve douleur du ventre saluant la venue du sang, que ma mère m'avait annoncée comme un moment plein, qui me*

ferait jeune fille ; de cette mère encore, femme de ménage pendant quelques années chez **Jean Grenier** dont sont fameux les *Carnets*, où il notait au quotidien les visites reçues dans la maison :

Familiales sont les présences d'Albert Camus, des Gallimard, de Louis Guilloux. Telle était la famille qui lui faisait monde. Tous étaient pourtant contemporains, ma mère avec sa fille dressée sur ses échasses au sortir du hlm, comme Jean Grenier et sa famille de belles lettres, contemporaines étaient ces vies - en vérité séparées par des immensités sidérales, une étanchéité sans faille, chacune rigoureusement fermées à l'autre monde. [...]

Il n'empêche, dit la femme, Jean Grenier fait présence ici, dans ce que j'écris, ma mère jamais n'a présence dans les *Carnets* de Jean Grenier.

Et c'est bien la tâche que s'est donnée Christiane Veschambre : d'écrire, *afin d'être agréée dans les autres mondes*, de s'inventer une langue d'écrivain *pour protéger mon père et ma mère*.

Post-scriptum :

Repères : **Christiane Veschambre** : [dit la femme dit l'enfant](#). Editions *isabelle sauvage* (Coat Malguen - 29410 Ploutéour-Ménez). 98 p. 16Euros.

Jacmo rendra compte de ce livre dans les *Dia* du prochain *Décharge* (n° 187), à paraître en septembre.

[1] - les *Dia* de **Jacmo** en ont rendu compte dans *Décharge* [140](#).